



De la Sicile au Japon, il met ses histoires en boîte

David Telese Conteur pour enfants de jour, veilleur médical de nuit, cet artisan bricole des dramaturgies dans des cartons à chaussures.

Cécile Lecoultré Textes
Florian Cella Photos

«**A**ïe! Ouille!» stridule parfois David Telese au milieu de la conversation. Sans doute s'agit-il de déformation professionnelle. Conteur pour enfants, le Lausannois s'est habitué à tenir son public en éveil. D'où ces onomatopées et autres cris d'oiseau. «Car un enfant ne se gênera jamais de demander: «C'est bientôt fini ton histoire?» Les gamins vous mettent à l'épreuve sans répit. Tant mieux... c'est une remise en question bienvenue dans une pratique par définition narcissique.» Et de soupirer: «Ils vous rendent leur exigence par une fraîcheur de regard si déagée de la convention. Comme s'ils partageaient leur chance de ne pas être des adultes.»

À 47 ans, l'artiste se targue d'avoir gardé un pied dans cet âge magique, quitte à quelques

galères piétinées avec une allégresse a priori indestructible. «Je cherche toujours l'aventure. Et selon mes désirs. Je me considère comme l'ambassadeur de moi-même, une chance! J'ai ce luxe de choisir mes problèmes.» Si le bonhomme au regard lunaire d'acteur burlesque intrigue, c'est aussi par une débrouillardise éclectique. Dans une ancienne halle industrielle du quartier de Bellevaux, David Telese a ainsi attiré artistes et artisans. Leonor Thélin, sa voisine d'atelier, avoue d'ailleurs que la compagnie d'un telle pile énergétique motive, même aux heures les plus rudes. «Un rayon de soleil, un café, une blague... tous ces petits plaisirs qui passent à l'arrière-plan quand les soucis vous accaparent, lui les rattrape et les savoure. Il fonctionne à l'enthousiasme pour la vie. Et attention, sans verser dans la pensée positive dogmatique. Il sait aller vers les parts d'ombre.»

Voir ce chauve à bouc ou sans bouc, suivant l'humeur, se passionner dans son mémoire de fin d'études sur la pilosité du Christ. Barbu ou

pas barbu, telle était la question. Ou encore les premières productions de la maison d'édition qu'il a créée, Khépri: un album aux accents mythologiques siciliens, «Colapesce, l'homme-poison», et surtout, une drôle de boîte qui évoque un carton à chaussures, le théâtre Kamishibai. De la Méditerranée au Japon, toutes les histoires à dormir debout semblent permises. Ça tombe bien. Pour boucler ses fins de mois, l'entrepreneur confie «avoir trouvé une combine, veilleur de nuit dans un foyer pour patients psychiatriques». Seul jusqu'à six heures du matin, le fabuliste peut méditer en «Kamishibai-san» improvisé. «En connaissez-vous l'origine?» lance-t-il comme pour harponner une audience.

Théâtre de papier

Et de détailler la création de ce théâtre de papier en vigueur au Japon dans les années 1920-1930. «À cette époque, les artistes de rue peinaient face à la crise économique. Le kabuki ne fonctionnait plus et pour gagner leur vie, les conteurs ont réanimé le Kamishibai des moines bouddhistes. À son âge d'or, les années 50, les éditeurs employaient des tas de scénaristes et illustrateurs pour fournir des fables que les conteurs louaient. Quelques grands auteurs de mangas ont commencé par là. Puis la télévision a érodé ce courant qui a fini par arriver en Europe vers 1970.»

Dans ce castelet qui, posé sur un trépied, évoque plus une chambre noire que les marionnettes de Guignol, le défilé des images ressemble à un film. Le destin de David Telese semble aussi sortir d'un scénario de cinéma. Voir le faux départ à l'adolescence vers une carrière de peintre en automobile. «J'aimais l'enjeu esthétique mais je ne supportais pas l'odeur, je n'ai jamais terminé l'apprentissage.» De quoi se faire un polar à la Martin Scorsese, quand son père l'envoie à Long Island, New York, chez l'oncle Giuseppe. «C'est vrai que j'y ai plus appris le napolitain que l'anglais.» Et de vitupérer comme son paternel à son retour: «Et maintenant, tu vas faire quoi! T'es pas carrossier, tu seras jamais banquier ni assureur...»

Papa conte et maman colle

Glissant dans une comédie à la «Grand Budapest Hotel» version loufoque à la Wes Anderson, David Telese sourit. «J'ai bossé comme réceptionniste, notamment dans un palace à Genève. Je serrais mon nœud de cravate, j'ouvrais

« J'ai bossé comme réceptionniste, notamment dans un palace à Genève. Je serrais mon nœud de cravate, j'ouvrais la porte et je rentrais en scène. »

la porte et je rentrais en scène. En parallèle, je découvrais le monde des contes. Une vocation.» Jadis, sortis d'un film d'Ozu, les artistes de Kamishibai posaient leur *butai* de carton sur leur porte-vélo et klaxonnaient pour rameuter le quidam. Ces jours, leur héritier pratique dans un Pop Up improvisé sur les quais du vieux port de Lutry.

Indécrottable optimiste, l'artiste préfère parler d'énergie face à la crise virale qui frappe son petit univers. «Oh, c'est un peu difficile, je ne le cache pas. Je remplace les émotions négatives suites aux annulations des représentations par d'autres projets. Je m'accroche au désir... le manque tient en alerte!» Question prosaïque, que répond son fils à l'école, quant à la profession de son paternel? «Que son père raconte des histoires et que sa mère fait des mosaïques.»

Le Père Noël glisse en traîneau sur les chemins lausannois. «Oh, je doute parfois. Je me dis, bientôt 50 balais, et tu vis toujours comme ça. Il semble que je vais traverser le temps qui m'est donné à ce rythme. Je n'ai pas énormément de succès, je n'en suis pas frustré.» Le fatalisme sied au conteur qui, par ses lectures, sait la vanité des apparences. «Vers 2000, au sortir des Beaux-Arts de Genève, j'ai ressenti ce flottement. Qu'est-ce que je voulais faire? Qu'est-ce que j'étais, un artiste contemporain, un artisan? Dans ce milieu a priori plus libre qu'ailleurs, il y a de fortes injonctions. À 30 ans, si tu n'as pas de succès, t'es mort.» La prise de tête se solde par une intuition. «J'aime la rencontre, le travail manuel, et voilà, c'était dit.»

www.davidtelese.ch

Bio

1973 Naît de père napolitain et de mère sicilienne. **1987** Marque son premier goal «bicyclette» au FC Stade-Lausanne. **1988** Apprentissage inachevé de peintre en automobile. **1992** Séjour à New York. **1998** Premier baiser de nuit avec Adriana, qu'il épouse en 2005. **1999** Beaux-arts de Genève. **2000** Rencontre l'astronaute Armstrong qui lui refuse un autographe. **2004** Voyage éclair à Milan juste pour voir «Le souper à Emmaüs», du Caravage. **2012** Vend sa Vespa Spring 125/1973, pour cause de paternité. **2017** Développe le théâtre Kamishibai. **2020** Pratique le conte en spectacle, atelier dessin, philo, etc.